

La somme dépensée par le gouvernement dans le Haut-Canada pour l'instruction publique en 1860, a été de \$238,719; et dans le Bas-Canada \$240,145.

Le Canada possède de nombreuses bibliothèques publiques. Celle du Parlement, qui est actuellement à Québec, contient environ 50,000 volumes, et pour le choix des ouvrages et la richesse des exemplaires elle ne le cède à aucune autre sur ce continent. Il y a dans le Haut-Canada 2372 bibliothèques publiques, contenant 567,649 volumes. Sur ce nombre 354 sont des bibliothèques d'école, organisées et fournies de livres par le Département de l'Instruction Publique, elles contiennent 177,586 volumes. Le nombre de bibliothèques de paroisses, d'instituts, etc., du Bas-Canada, est de 131, contenant 102,539 volumes. Les bibliothèques des universités, collèges, couvents et autres maisons d'éducation, renferment 152,758 volumes. Il y a en outre bon nombre de bibliothèques publiques qui ne sont point comprises dans ces chiffres.

Il se publie actuellement dans le Bas-Canada 22 journaux et périodiques en anglais, trois en anglais et en français et 20 dans cette dernière langue. Il se publie aussi un journal français à Ottawa et l'on annonce la publication prochaine du *Courrier de l'Ouest*, à Sandwich (Haut-Canada) et de *L'Aurore des Acadiciens*, à Miramichi, (Nouveau-Brunswick). Le nombre des journaux anglais du Haut-Canada est très-considérable. Il y en a comme aux Etats-Unis presque dans chaque ville et village. Les plus importants sont le *Leader* et le *Globe* de Toronto. Il s'y imprime aussi trois journaux en allemand et un en langue Chippewaise.

La presse jouit d'une liberté illimitée, et tous les sujets possibles sont traités par elle avec plus ou moins de succès, mais avec un incontestable franc-parler. La principale question que l'on y discute actuellement est celle de la demande faite par la majorité des Haut-Canadiens, d'une nouvelle division de la province en collèges électoraux, basée uniquement sur la population, sans égard à l'égalité numérique stipulée par l'acte d'union entre les représentants des deux sections de la province. Leur demande s'appuie sur le principe absolu de l'égalité humaine. A cela on répond qu'en Angleterre la représentation n'est pas uniquement basée sur la population, qu'il y a d'autres éléments sociaux à considérer. On ajoute que l'acte d'union ayant stipulé cette égalité dans l'intérêt du Haut-Canada, qui alors avait une population bien moindre que celle du Bas-Canada, elle a été maintenue et approuvée par les Haut-Canadiens et tolérée par les Bas-Canadiens jusqu'à ce moment; qu'aujourd'hui le Bas-Canada a des droits encore bien plus évidents à cette égalité numérique dans la représentation, parce que son autonomie religieuse et sociale se trouverait menacée s'il en était autrement, chose que le Haut-Canada n'aurait jamais eue à redouter à raison de l'importance de la population anglaise du Bas-Canada, enfin que le Bas-Canada n'a jamais demandé l'union faite sans lui, malgré lui et contre lui, et que si le Haut-Canada n'est point satisfait de l'état de choses actuel, il a un remède bien simple sous la main dans la sécession.

Cette dernière hypothèse soulève une question dont nous avons déjà parlé dans une vue d'ensemble des provinces inférieures: celle de la confédération. Nous avons dit à ce sujet quelle importance auraient ces provinces si elles se confédéraient entr'elles. Voyons maintenant de quelles ressources le Canada disposerait s'il se les annexait par une union fédérale.

Le territoire des provinces du golfe est de 82,586 milles carrés, celui du Haut-Canada de 147,832 milles carrés, celui du Bas-Canada de 209,990 milles carrés, ce qui donnerait un total de 440,408. La superficie de la France en milles carrés est de 207,342; la confédération aurait donc un territoire plus que double de celui de cette grande contrée. Nous ne dirons rien du territoire de la Baie d'Hudson, dont une partie devrait nécessairement appartenir tôt ou tard à la nouvelle puissance américaine. Cette immense contrée comprend 2,436,000 milles carrés; c'est-à-dire une étendue égale à beaucoup plus de la moitié de l'Europe, qui n'a que 3,805,800 milles carrés.

La population des provinces du golfe, comme nous l'avons vu, est d'environ 725,000 âmes, celle du Canada d'environ 2,600,000, ce qui donnerait un total de 3,350,000, chiffre plus considérable que celui de la population actuelle de l'Ecosse, qui joue cependant un rôle si important dans le Royaume-Uni et dans le monde entier.

Le chiffre de nos importations en 1860 a été de \$31,631,890, celui de nos exportations de \$31,441,611; ajoutons leur les exportations et les importations des provinces du golfe et nous aurons pour le premier chiffre \$61,000,000, pour le second environ \$48,500,000.

Notre revenu a été en 1860 de \$7,292,838, celui des provinces inférieures est d'environ \$2,000,000; ce qui donnerait en tout près de neuf millions et demi.

Dire à quel chiffre de population, à quel degré de puissance

militaire et politique, à quelle intensité de force productrice pourrait conduire le triple élément maritime, agricole et industriel, dont disposerait dans de telles conditions une société jeune, énergique et féconde, c'est plus qu'on ne saurait attendre de notre rapide esquisse. Observons seulement que dans presque toute l'étendue de ce vaste territoire, presque chaque citoyen est le propriétaire absolu d'une partie du sol, et que grâce à l'énorme proportion des terres incultes, le prolétariat et le paupérisme pourraient en être éloignés pendant bien des années.

Adossée pour bien dire au pôle nord, dominant les lacs et tout le cours du St. Laurent, maîtresse des grandes voies qui conduisent à l'intérieur de l'Amérique, protégée dans son développement par la marine et l'armée du plus grand empire qu'il y ait au monde, la confédération canadienne pèserait d'un poids de plus en plus lourd dans l'équilibre américain. Loin d'être une source de faiblesse, sa double origine, les deux langues, les deux littératures de sa population, d'abord causes évitables de luttes et de rivalités, apaisées par les nécessités d'une longue co-existence, augmenteraient encore sa grandeur en développant des forces diverses, qui se complèteraient les unes par les autres.

Est-ce à dire qu'un tel avenir nous soit réservé? Il n'a même jamais été sérieusement discuté que comme un moyen d'échapper à des difficultés qui trouveront peut-être une autre solution. Est-il même certain qu'en s'accomplissant, une telle destinée suivrait les voies du sagesse et de la tolérance qui seules pourraient la rendre prospère? Nous sommes loin de l'affirmer; nous avons voulu dire bien plus ce qu'elle pourrait que ce qu'elle devra être.

XII.

LE PRINCE AUX ETATS-UNIS.

Le Baron Renfrew (car c'est sous ce nom que le Prince a fait son voyage aux Etats-Unis) arriva au Détroit de nuit. Toute une flotte de steamers pavés et illuminés, la ville elle-même étincelante de lumières, six cents flambeaux portés par les pompiers, une foule immense encomrant les quais et les rues, formèrent le premier coup d'œil que les Etats-Unis offrirent à leur hôte distingué.

La cohue fut même si grande que craignant quelque accident, on dut faire esquiver le Prince, qui se rendit incognito à son hôtel, les personnes de sa suite parant sans lui dans la procession.

Le lendemain, après une promenade dans la ville, les illustres visiteurs partirent pour Chicago, où ils arriveront à huit heures du soir. A dix heures du matin, le jour suivant, le maire, M. Wentworth, les conduisit au palais de justice. Chicago est bâtie sur un terrain parfaitement uni; on ne peut en embrasser l'étendue que d'un lieu élevé; pour la voir il est donc nécessaire d'escalader la coupole du palais de justice, et c'est pour tous les touristes une ascension de rigueur. Là on ne manqua point de dire au jeune Prince que la cité des *Wigwags* (chaque ville américaine a aussi son petit nom) n'avait en 1836 que cinq mille habitants, tandis qu'elle en compte aujourd'hui plus de cent cinq mille.

A Chicago, les voyageurs eurent le spectacle de deux de ces processions nocturnes suivies de discours, que faisaient vers cette époque les partisans des deux candidats à la présidence.

Le Prince quitta cette ville pour se rendre à Dwight, petit village situé dans la prairie, mais que l'on atteint par chemin de fer. C'est donc un des anneaux qui relient les vastes solitudes de l'intérieur à la prodigieuse civilisation américaine. Aller vivre là quelques jours et les employer à la chasse, dans un isolement complet, tel était le vœu que formaient depuis longtemps nos touristes.

Dwight est un village âgé de cinq ans et peuplé de cinq cents habitants; une petite église, une grande maison d'école et une centaine de maisons de bois, forment jusqu'ici tout l'établissement. Dans dix ans, avant même peut-être, ce sera une ville florissante.

A cette grande distance de l'ancien monde, au milieu de ces mystérieuses régions, il y a si peu de temps encore presque inaccessible, le Prince et le duc de Newcastle, reçurent des dépêches d'Europe, et leur première soirée dans la prairie, fut passée à lire des lettres et des journaux de Londres, de tout au plus seize à dix-huit jours de date.

Dans les quatre jours qu'ils passèrent à Dwight, les voyageurs parcoururent une grande étendue de terrain, virent quantité de poules de prairie et de caillies, et jouirent des divers spectacles d'un orage, d'un incendie et d'un splendide coucher de soleil, toutes choses qui dans ces régions ont une grandeur indescrivable.

Cette expédition avait été organisée et dirigée par le Capitaine Retallack, aide-de-camp de notre Gouverneur-Général, qui avait déjà passé quelque temps dans cet endroit.